

COMMÉMORATION DU 11 novembre 1918

Le 11 novembre 1918 à 11 heures prenait effet un armistice signé le même jour, à 5 h 15 dans la forêt de Rethondes après de longues négociations, entre les plénipotentiaires français, britanniques et allemands.

Un armistice n'est pas une paix, c'est une cessation temporaire des combats. Le 11 novembre il fut décidé d'arrêter la guerre, pour une durée de 33 jours renouvelables. Un renouvellement qui, à l'évidence, ne posait problème pour aucune partie : les deux camps savaient évidemment qu'ils allaient prolonger la trêve, jusqu'à trouver un accord de paix. En signant cet armistice, les Allemands s'étaient engagé à ordonner le repli dans leur pays, dont pas un militaire ennemi n'avait foulé le sol. De sorte que le 11 novembre 1918 n'est, à strictement parler, ni une victoire militaire, ni une promesse de paix et de sécurité.

Et pourtant, du côté des troupes de l'Entente, et plus particulièrement en France, l'annonce de la signature de l'armistice dans les tranchées résonna bel et bien comme une victoire. Ce qui était une perception assez juste. Car c'est l'Allemagne, qui demanda cet armistice. En effet les lignes allemandes n'étaient plus en mesure de supporter de nouvelles attaques, des troupes s'étaient révoltées, l'Empereur venait d'abdiquer, la population civile était épuisée et les alliés bulgares, ottomans et austro-hongrois avaient déjà signé un armistice. La demande d'armistice par le commandement allemand signifiait donc son échec et son renoncement à envahir la France.

Maintenant, ce sentiment de victoire avait un goût bien amer. Car cette guerre dépassa en intensité toutes les autres, tant pour les soldats, que pour les civils. Ce fut la première guerre industrielle de l'histoire, qui plaça au premier rang de la stratégie l'utilisation de la mitrailleuse et la capacité de production d'obus, et fit appel à de nombreuses disciplines scientifiques pour inventer et fabriquer de nouvelles armes. La guerre de 14-18 fut aussi la première de ce que l'on a appelé « les guerres totales », celles qui engagent totalement les Etats, avec leur population, leur économie, ressources, et qui sont rythmées par une propagande entêtante pour mobiliser toutes les énergies vers la victoire. De là qu'elles sont particulièrement meurtrières. A Saint-André-du-Bois, notre Monument aux morts compte 24 noms, trois familles étant mentionnées chacune deux fois. Mais combien cela représente-t-il d'enfants qui ont perdu un père ? Pour un homme tombé au champ d'honneur, combien de femmes éplorées : mère, compagne, fille, grand-mère ? Et le Monument ne recense pas les grands blessés de guerre, les invalides... derrière les noms des morts il y a des visages, que nous ne pouvons pas voir. Et, certains de ces visages étaient peut-être des "gueules cassées", ces soldats défigurés qui sont retournés vivre chez eux, emportant imprimé sur leur face l'horreur des combats, jusqu'à la fin de leur vie.

Alors, on peut en ce 11 novembre encore une fois condamner la guerre et ses horreurs, la dénoncer bien sûr pour ce qu'elle est : une tragédie au cœur des peuples européens, et aussi d'autres continents. Mais finalement à quoi servirait cette dénonciation ? Déjà en 1919, on donnait deux noms à cette guerre de 14-18 : "la Grande guerre" et la "Der des der", pour dire la "Dernière des dernières", tant on souhaitait et militait pour que cette déferlante de fer et de feu ne se renouvela jamais. Peine perdue : au début des années 40, on lui trouva un troisième nom : "la Première Guerre mondiale", signifiant par là qu'elle n'était plus la dernière, mais bien la première d'une nouvelle série. S'il n'y en eut pas – ou s'il n'y en a pas eu encore – de Troisième, le XX^e siècle fut le siècle des guerres, et le notre poursuit cette terrible lancée. Leur diversité est telle qu'elle a amené à inventer de nouveaux qualificatifs : guerre froide, guerre asymétrique, cyberguerre, et tout récemment guerre hybride.

Alors, plutôt que de répéter un vœu pieu, il semble préférable de rappeler l'héroïsme des soldats, des soldats de tous les camps, et de toutes les nationalités, coloniaux compris. Mais pour être moins abstraits et parce qu'en matière d'héroïsme, c'est d'abord naturellement aux siens que l'on pense, intéressons-nous aux soldats français. Leur ténacité fut héroïque, c'est un fait. Et quels furent les ressorts de cet héroïsme, pourquoi ont-ils tenu ? Les raisons sont connues et nombreuses. Multiples, il a été facile de les instrumentaliser : des idéologues de la déconstruction n'ont trouvé comme causes premières à la bravoure des soldats que la férocité du commandement et l'abus d'alcool au moment de partir à l'assaut. Même si effectivement, l'inhumanité et la bêtise de certains chefs est une réalité, tout comme le sont les fortes distributions d'alcool, jamais des mains tremblantes à cause de la peur, du vin et de la gnole n'auraient pu arrêter les armées de l'empire allemand !

Il est pourtant facile d'identifier les véritables raisons de la bravoure et de l'héroïsme des soldats français, grâce au bon sens et grâce aux dernières traces de cette guerre. En effet, ce n'est que du bon sens que d'affirmer que si les soldats Français ont tenu bon pendant quatre ans, dans des conditions épouvantables, c'est que la très grande majorité d'entre eux était des paysans, ayant aidé leurs parents dès leur plus jeune âge. Coutumiers de la rudesse de la terre, ils ont pu survivre dans la boue des tranchées. Au-delà de cette déduction, il reste nombre de preuves matérielles qui expliquent leur héroïsme, certaines sont toujours conservées au sein des familles pour ce qu'elles sont : des trésors ; mais le plus souvent elles parsèment les boutiques et étals de brocanteurs, comme de simples curiosités. Ces preuves sont donc des lettres et cartes postales, qui indiquent clairement que les soldats se battaient pour ne pas que leurs enfants grandissent sous le joug d'une autorité étrangère. Ils se battaient pour leur patrie parce qu'ils étaient fiers d'être Français. D'autres objets nous renseignent sur la profondeur de leur dimension spirituelle. Dans les casemates des tranchées, à la lumière parfois de lampes à la lueur faiblarde, à partir de cinq ou six balles de Lebel, ils faisaient un crucifix, ils repoussaient le laiton d'une douille d'un obus de 75 pour y faire apparaître la silhouette de la Vierge Marie, ils travaillaient leur briquet pour y incruster une médaille de Sainte Jeanne d'Arc. La plupart des soldats français avaient l'intime conviction que la foi est déterminante à

l'heure d'engager sa vie.

Et, 102 ans après le 11 novembre 1918, certains pourraient se demander pourquoi il faudrait se souvenir de l'héroïsme des Poilus ? Est-ce que retenir une vague impression de leur souffrance et de celle de leur famille, comme on le fait depuis des années, ne constituerait-il pas un hommage suffisant ? Mais c'est que, ce souvenir de leur ténacité et de leur exemple ne peut que nous encourager aujourd'hui à vaincre nos difficultés. Les individus, comme les peuples, ont besoin de héros pour les encourager à se surpasser. Les héros et les héroïnes qui peuplent l'histoire de France sont innombrables, mais depuis quelques décennies, il semble qu'on les oublie, alors que, dans le même temps, des difficultés de tous ordres nous assaillent. Il faut être bien aveugle pour ne pas y voir la corrélation, même s'il n'y a pas de cause à effet. Le bon sens commun, dans les joies et encore plus dans les peines, passe donc par la célébration des ancêtres vertueux. Leur souvenir et leur exemple est une des bases morale pour tenir, et même pour reconstruire ; c'est aussi pour cela que notre Monuments aux morts mentionne en toutes lettres « A ses fils glorieux ».

le 11 novembre 2020,
Dominique Goncalvès, Docteur en Histoire